

6

# LES PEUPLES

## AU CABARET.

OU

### CHACUN SON ÉCOT,

SCÈNES CONTEMPORAINES, MÉLÉES DE COUPLETS,

<sup>k</sup>  
PAR M. DUMERSAN.

REPRÉSENTÉES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 27 JUILLET 1831.



Paris.

R. RIGA, LIBRAIRE,  
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, PALAIS-ROYAL.

1831<sup>ed</sup> by Google

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**LEFRANC**, homme du peuple.

**JOHN BULL**, Anglais.

**SOBIESKI**, Polonais.

**MAZANIELLO**, Italien.

**BROUKER**, Belge.

**FERNAMBOUC**, Brésilien, personnage muet.

**FÉLICITÉ**

**HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE**

**M. LHÉRIN.**

**M. ODRY.**

**M. DAUDEL.**

**M. HIPPOLYTE.**

**M. LEFÈVRE.**

**Mlle CAYOT.**



---

*La scène est dans un cabaret, près d'une barrière de Paris.*

# LES PEUPLES AU CABARET.

Le théâtre représente une campagne; à droite, un cabaret sur lequel on lit : *La mère Lafrance donne à boire et à manger*. A gauche, un bâtiment, portant pour enseigne : *Atelier d'Arts et Métiers*.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LEFRANC, *sortant du cabaret*.

Oui, mère Lafrance, oui, ne vous dérangez pas. Restez chez vous, soyez tranquille.... Mon diné est commandé, ça suffit. C'te pauvre mère Lafrance, elle a du chagrin, c'est l'anniversaire de la mort de plusieurs de ses enfans... (*il essuye ses yeux*.) Moi aussi j'ai du chagrin... Je les regrette. Mais un homme ne doit pas pleurer comme une femme... Cependant....

AIR : *Le magistrat irréprochable*.

Oui, lorsque le héros succombe,  
Lorsqu'on lui rend les funèbres honneurs,  
Le laurier planté sur sa tombe  
Doit être arrosé par nos pleurs.  
Mais bientôt succède aux alarmes  
Le sentiment d'une noble fierté;  
La gloire sèche bien des larmes  
Quand on meurt pour la liberté.

Je quitte tout aujourd'hui pour être utile à c'te brave femme. D'ailleurs aujourd'hui, tout doit être tranquille, et les pavés aussi. Pas de travail!.. Mais je dis pas de travail... pour un jour seulement, parce que le travail, c'est la vie... c'est le pain de l'ouvrier... c'est son bonheur!.. Mon Dieu, à propos de bonheur, il manque quelque chose au mien. Oui! pas de bonheur sans Félicité! Cette Félicité que je cherche depuis un an!... où est-elle? Je l'ai aperçue un moment après la révolution de l'année dernière; elle n'a fait que paraître et disparaître. J'en suis amoureux; cependant... Oh! il faut que je la trouve, cette Félicité après laquelle tout le monde court. J'ai été au bureau des renseignements: les uns m'ont dit qu'elle avait pris la diligence de Bruxelles, chez les frères Touchard; les autres, qu'elle était en route pour Turin, par les voitures de M. Laffitte. Le fait est qu'elle est bien cachée dans ce moment-ci... Elle est peut-être bien loin! Ah! ah! j'aperçois la voisine, cette petite femme que le manufacturier a mise à la tête de son atelier.

## SCÈNE II.

LEFRANC, FÉLICITÉ, *sous le nom de DÉsirÉE*; elle est vêtue en paysanne et sort de l'Atelier.

LEFRANC.

Bonjour mamzelle Désirée.

DÉSIRÉE, *vivement.*

Ah! c'est vous, M. Lefranc. Bonjour, bonjour! (*A la cantonnade.*)  
Je reviens à l'instant, je ne vais qu'au marché; j'apporterai tout  
ce qu'il faut. Ne soyez pas inquiète de l'ouvrage, je le ferai en  
rentrant.

LEFRANC.

Mon Dieu! mon Dieu! quelle vivacité! toujours au travail, pas  
un moment de repos!

DÉSIRÉE.

Ah! dame! c'est que je suis là au milieu d'une cinquantaine  
d'ouvriers; il faut que tout ça vive, et pour ça, il ne faut pas de  
paresse.

AIR : *Voulant par ses œuvres.*

Le travail est l'ami de l'homme,  
C'est son appui, c'est son soutien;  
Ce n'est qu'en travaillant en somme  
Que l'on peut amasser du bien!  
Mais pour le paresseux, je tremble.  
Son avenir est bien chanceux!

LEFRANC.

Je ne s'rai jamais paresseux  
Pourvu qu' nous travaillions ensemble.

Mais il y a des jours de repos, des jours de fête; aujourd'hui,  
par exemple, nous célébrons un glorieux anniversaire, et pour  
animer la fête, vous devriez bien être des nôtres.

DÉSIRÉE.

Je ne peux pas quitter la maison. On a confiance en moi.

LEFRANC.

Mais la plupart de vos ouvriers vont être dehors. Restez avec  
nous. J'ai rendez-vous pour un pique-nique avec de bons enfans,  
quoique que ce ne soient pas des compatriotes.

DÉSIRÉE.

Ah! je sais, je sais, des hommes de divers pays: un Belge, un  
Italien, un Anglais, un Brésilien, un Polonais.

LEFRANC.

Tiens! vous savez ça?

DÉSIRÉE.

Je sais tout, moi.

LEFRANC.

Mais comment?..

DÉSIRÉE.

Ils viennent pour fraterniser avec nous, et chacun d'eux repré-  
sente un brave peuple qui a suivi votre généreux élan.

LEFRANC.

C'est vrai; nous allons trinquer tous ensemble: *Chacun son écot,*  
*le vin n'est pas cher.*

DÉSIRÉE.

Prenez garde à eux!.. Ils sont tous amoureux de votre Félicité.

LEFRANC.

Vous savez donc?

DÉSIRÉE.

Je vous ai dit que je savais tout.

LEFRANC.

Alors vous savez que je ne peux pas mettre la main dessus?

DÉSIRÉE.

C'est que vous ne la cherchez peut-être pas où elle est !

LEFRANC.

Je la cherche partout.

DÉSIRÉE.

Seriez-vous bien sûr de la reconnaître?

LEFRANC.

Parbleu, je crois bien : une figure de prospérité. La joie et l'abondance avaient l'air de la suivre ; c'est ce qui m'a donné l'envie d'être du cortège.

DÉSIRÉE.

Et comment l'avez-vous perdu de vue ?

LEFRANC.

Je ne sais pas comment ça c'est fait ; ça marchait bien : tout-à-coup il y a des maladroits qui ont voulu se mêler de la conduire ; ils ont pris une mauvaise route ; ils se sont fourrés dans les ornières, ça a fait de l'encombrement ; on est accouru de tous côtés ; les at-troupemens s'en sont suivis... l'un tirait à dia, l'autre à lu... on a crié : Avancez ! reculez ! On n'a pu ni reculer ni avancer... et au milieu de tout ça notre Félicité a disparu.

DÉSIRÉE.

Ne vous désespérez pas, mon petit homme, elle reparaitra peut-être au moment où l'on s'y attendra le moins. Adieu, je vais à mon ouvrage.

### SCÈNE III.

LEFRANC.

C'est drôle ! cette petite femme-là a une figure... il me semble que je l'ai vue quelque part.

(On entend chanter :)

« Le roi des Mers ne m'échappera pas. »

### SCÈNE IV.

LEFRANC, MAZANIELLO, *même costume que dans la Muette de Portici.*

LEFRANC.

Eh ! voilà l'Italien... Eh bien ! mon ami, tu n'as donc pas été heureux ?

MAZANIELLO.

Tu vois, mon garçon, le pêcheur a manqué son premier coup de filet ; mais ce n'est que partie remise .. Une tempête essuyée n'empêche pas un bon matelot de se remettre en mer.

*Air des deux Créoles (Berton).*

Nous avons levé la tête

A l'exemple des Français ;

Une cruelle tempête

A renversé nos projets.

Mais de la noble Italie,  
Dieu soutiendra les efforts ;  
Et la liberté bannie  
Viendra régner sur ses bords.  
Pêcheurs, soldats,  
Nous unirons nos bras, (*bis*).  
Vogue, vogue mon bateau,  
Nous vaincrons la tyrannie  
Et nous reviendrons sur l'eau.

LEFRANC.

Bien, mon brave ; mais prenez garde à ceux qui mènent votre barque.

MAZANIELLO.

Nous sommes tranquilles de ce côté-là... seulement nous avions compté que vous viendriez nous pousser un peu.

LEFRANC.

Ce n'est pas la volonté qui nous manquait.

MAZANIELLO.

Je sais ce que vous voulez dire... le peuple français est bon là... (*Il lui donne une poignée de main.*) C'te bourasque m'a fait bien du tort ; elle m'a enlevée une petite connaissance que j'avais faite à Turin , et que je regrette bien... Elle s'appelait Félicité.

LEFRANC.

Je sais ce que vous voulez dire... Vous n'êtes pas le seul qui voudrait la tenir.

MAZANIELLO :

Je croyais bien la rencontrer par ici.

LEFRANC.

Elle y viendra peut-être ; mais elle n'y est pas encore.

## SCENE V.

LES MÊMES, BROUKER.

BROUKER , *criant*.

Oh ! hou !

MAZANIELLO.

Qu'est-ce que j'entends ?

LEFRANC.

Eh ! c'est le père Brouker , le meilleur marchand de charbon de terre de toute la Belgique.

MAZANIELLO.

Il a une bonne mine.

BROUKER.

AIR : *Oui ! je suis soldat, moi !*

Me v'là donc Anglais, moi !

C'est ça qui m' dégrise...

Puisque l'on me donne un roi

Qui vient de la Tamise.

Etre Français comme vous ,

C'était notre devise !

Vous n'avez pas voulu d' nous ;

Je crois qu' c'est un' bêtise.

Me v'là donc, etc.

MAZANIELLO.

Est-ce que vous êtes de notre banquet, vous?

BROUKER.

Si j'en suis ! le banquet des amis de la Liberté ! tous les Belges ont le droit d'en être.

LEFRANC.

Vous serez le bien-venu... C'est fini, n'est-ce pas, chez vous?

BROUKER.

Oh fini ! si l'on veut !

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

On a beau faire, on a beau dire,<sup>4</sup>  
Le langag' fait les citoyens.  
Dans vos auteurs j'appris à lire,  
Vos usag' ; vos goûts sont les miens.  
Pour parler avec énergie,  
Tarteiff, goddem, s'ront sans succès ;  
Et pour répondre à la patrie,  
Nous parlerons toujours français.

LEFRANC.

C'est une langue qui s'est fourrée dans tous les pays.

MAZANIELLO.

Elle serait bientôt devenue la langue universelle.

LEFRANC.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Il fut un temps où la Belgique entière  
Comptait dans nos départemens,  
Où l'Italie abaissent sa frontière,  
Vit se mêler ses peuples dans nos rangs.  
Rome, Amsterdam et Venise et Mayence,  
Tous ces pays que frappe un sort jaloux,  
Nous les croirions encor la France,  
S'ils étaient libres comme nous.

BROUKER.

Ca viendra peut-être un jour ; le bien marche lentement, mais il finit par arriver.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, SOBIESKI, *en faucheur polonais.*

LEFRANC.

Eh ! voilà le brave Sobieski... Bonjour, notre ancien camarade.

SOBIESKI.

Tu me reconnais ! Je croyais que vous nous aviez tout-à-fait oubliés.

LEFRANC.

Est-ce que le peuple peut avoir oublié ses frères d'armes?

SOBIESKI.

Non, nous vous rendons justice.

AIR : *Vaudeville de Psyché.*

Qu'avec bonheur, je crois cette France  
Dont j'ai long-temps partagé les combats ;  
Ami, j'ai presque oublié ma souffrance,  
En me trouvant aujourd'hui dans vos bras.

Du despotisme innocente victime,  
Vous entendiez notre appel douloureux ;  
Du pouvoir seul notre mort est le crime ,  
Et non celui d'un peuple généreux.

LEFRANC.

Ah ! quant au peuple , il est joliment pour les Polonais : va ! ce n'est pas sa faute si nous ne vous avons pas donné un coup de main.

SOBIESKI.

Quand nous marchions ensemble, les Polonais étaient toujours à l'avant-garde ; nous venons de reprendre notre rang.

LEFRANC.

Et le moment était bien choisi.

AIR : *A soixante ans.*

On vit le Nord préparant ses attaques,  
Se diriger vers nos heureux climats,  
Et nous lançant ses Russes, ses cosaques ,  
Nous menacer des fers ou du trépas.  
Déjà vers nous ils marchaient à grands pas :  
Bientôt leur masse rétrograde !  
Entre eux et nous se lèvent des amis !..  
Et la Pologne est une barricade  
Qui leur défend le chemin de Paris.

BROUCKER.

Ah ! ça , nous voilà tous réunis , il est temps de nous mettre à table !..

LEFRANC, *appelant.*

Oh là ! la mère Lafrance , envoyez - nous les comestibles.  
*( Deux garçons apportent une table. )*

*( On entend dehors : )* Oh ! goddem ! où était le chambre à manger ?

LEFRANC.

Eh ! c'est John Bull !.. Le peuple anglais veut être aussi des nôtres !..

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , JOHN BULL, *amenant* FERNAMBOUC.

JOHN BULL.

Venez, venez, petit indépendant. Mes amis, je présentait à vous ce citoyen qui représentait le Brésil...

BRUCKER.

Il n'est pas blanc.

LEFRANC.

Eh oui ! les Brésiliens viennent aussi de faire leur révolution.

JOHN BULL.

M. Fernambouc, il est digne de s'asseoir à le table de la Liberté.

LEFRANC.

Et vous aussi, John Bull.

JOHN BULL.

Yes ! John Bull il avait la sympathie pour toute ce qui est beau et grand... Aurez-vous à dîner un gros rosbif ?



**LEFRANC.**  
Le dîner sera cosmopolite.

**JOHN BULL.**  
On boira du porter !

**LEFRANC.**  
Et du vin de France.

**JOHN BULL.**  
Oh ! oui. Beaucoup de vin. Il fallait que le vin coule en liberté.

**LEFRANC.**  
Soyez le bien-venu, M. Fernanbouc.

**JOHN BULL.**  
Ne parlez pas à lui, ce serait de la langue perdue. Il n'entendait pas un mot de le parlment français ; mais il entendait bien manger.

En ce cas, à table.

**MAZANIELLO.**

(Ils s'assaient.)

**LEFRANC.**

*Air de la Parisienne.*

Enfin dans notre belle France,  
Les temps de haine sont passés.  
Par le commerce et l'abondance,  
Que nos malheurs soient effacés.  
Mais pour mieux garder la mémoire  
Des jours brillans de notre gloire,  
Mes amis, buvons,  
Trinquons et chantons  
A travers les pots, les flacons, les canons,  
Buvons à la victoire.

(Ils trinquent.)

**JOHN BULL.**

Je approuvais le toast ; mais il fallait en porter plusieurs beaucoup. Je proposais le premier, le toast des peuples ; le second, le toast des citoyens ; le troisième, le toast des patriotes...

**BROUCKER.**

Mais c'est toujours la même chose.

**JOHN BULL.**

C'était pas le même chose, puisque nous boirons pas avec le même vin.

**SOBIESKI.**

C'est juste ! Ah ! vous êtes un gros réjouï, M. l'Anglais.

**JOHN BULL.**

Yès. J'ai fait exprès de n'être pas mince. Quand je avais vu par tout que les gros mangeaient les petits, je me avais fait gros pour pas être mangé.

**SOBIESKI.**

Vous devez être content : à Loudres, vous aurez votre bill de réforme.

**JOHN BULL.**

Oui, les Anglais il avait dans le parlement beaucoup des hommes à bill !..

**LEFRANC.**

Tiens ! les Anglais qui font des calembourgs !

JOHN BULL.

Les Anglais, ils faisaient de tout ; et vous voyez qu'ils ont une bonne constitution.

MAZANIELLO.

Tous les peuples en auront, si nous nous soutenons bien.

*Air : Amis, la matinée est belle, (de la Muette.)*

Amis, que notre cause est belle !  
Pour la défendre, unissons-nous !  
On ose traiter de rebelle,  
Un peuple ardent comme vous tous.  
Mais c'est en vain qu'on nous outrage !

LEFRANC.

Amis, parlez bas.

MAZANIELLO.

Non ! nous doublerons de courage,  
L'honneur suit nos pas !  
La liberté ne nous échapp'ra pas.

LEFRANC.

Tous les peuples doivent être unis par le même lien.

JOHN BULL.

Et éclairés par un enseignement mutuel.

SOBIESKI.

Alors ils briseront les chaînes dont on veut les charger.

JOHN BULL.

Il y avait long-temps que nous avions brisé la chaîne anglaise.

SOBIESKI.

*Air de Julie.*

S'il est encore des rois despotes  
Qui combattent contre nos lois,  
On verra de vrais patriotes  
S'armer pour défendre nos droits.  
Nous leur rendrons guerres pour guerres,  
En repoussant leurs injustes desseins ;  
Puisque tous les rois sont cousins,  
Les peuples doivent être frères.

JOHN BULL.

Buvons le dernier toast à la santé de tout le monde, l'un après l'autre.

LEFRANC.

Ce serait trop long : buvons à tout le monde en masse... (*Ils boivent.*) A présent, je vais chercher la carte.

(*Ils se lèvent de table, Lefranc sort.*)

## SCÈNE VIII.

BROUKER, MAZANIELLO, JOHN BULL, FERNANBOUC,  
SOBIESKI.

BROUKER.

Ce n'est pas le tout de boire et de manger, il faut payer. (*A Mazaniello*) Fais-moi le plaisir d'avancer ça pour moi, je n'ai pas de monnaie.

MAZANIELLO.

On te changera.

BROUCKER.

C'est que je n'ai pas de grosses pièces non plus.

MAZANIELLO.

Et moi, qui avais compté sur toi ! Voyons le Polonais. (*A Sobieski.*) Dis donc, toi, pourrais-tu payer pour nous ? nous te re-  
ndrons ça.

SOBIESKI.

Mes enfans, c'est que je n'ai pas reçu le prêt.

MAZANIELLO.

Parlons au Brésilien.

BROUCKER.

Il y a des mines d'or dans ce pays-là.

MAZANIELLO.

Dites donc, l'ami, pourriez-vous nous avancer notre écot ?

JOHN BULL.

Ne demandez pas l'argent à lui, son pays était le Brésil : ce n'é-  
tait pas le Pérou.

SOBIESKI.

Mais vous, l'Anglais, vous devez avoir des gainées.

JOHN BULL.

Je avais tout donné pour le souscription de juillet.

SOBIESKI.

Nous voilà bien ! Lefranc va se moquer de nous : ne lui disons  
pas que nous n'avons pas le sou.

BROUCKER.

Il paraît que nos révolutions ne nous ont pas enrichis !

MAZANIELLO.

C'est un moment de gêne, mais l'argent reviendra.

SOBIESKI.

En attendant, il faut que l'un de nous se charge de la dette.

JOHN BULL.

Yes, moi..

BROUCKER.

Moi.

MAZANIELLO.

Moi.

BROUCKER.

Faisons mieux, et, pour ne pas faire de jaloux, tirons au sort.

MAZANIELLO.

Justement, voilà Lefranc.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LEFRANC.

LEFRANC.

Trois francs cinquante centimes par tête, allons, répondez à  
l'appel.

JOHN BULL.

Non, M. Lefranc, nous voulons régaler vous, et nous disputons ici à qui payera. Je avais un bon idée. Nous allons couvrir le regard à vous, et celui que vous attrapez, il est celui qui payait la carte.

LEFRANC, riant.

Bien, vous allez me faire jouer à colin-maillard ! Allons, ça va !

(On lui bande les yeux.)

JOHN BULL.

Combien je avais de doigts dans les mains ?

LEFRANC.

Dix.

JOHN.

Je ne montrais que le poing. (Le poussant) Pauvre aveugle, cherche ta bâton.

(Ils s'éloignent tous de lui.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FÉLICITÉ, en tunique blanche, écharpe et ceinture tricolore, coiffée d'un bonnet phrygien et d'une couronne d'épis.

LEFRANC.

C'est une drôle de chose... Vous criez casse-cou, n'est-ce pas ?... Ah ! j'en tiens un... Voyons, il faut que je devine. Ce n'est pas l'Anglais, il n'a pas la taille si fine que ça. Le Belge... n'a pas les mains si douces. Le Polonais a quelque chose de plus mâle !

(Ils s'éloignent tous de lui.)

LEFRANC, saisissant Félicité dans ses bras.

AIR de la Maison du faubourg.

Qu'est-c' que je sens ? (bis).

Mon cœur bat avec plus d' vitesse,

Un trouble agite tous mes sens ;

Ah ! sous cette main qui vous presse...

Qu'est-c' que je sens !...

FÉLICITÉ.

Félicité, (bis)

N'est-ce pas ce que tu désires ?

Eh bien ! elle est à ton côté,

Lorsque pour elle tu soupire !...

LEFRANC, arrachant son bandeau.

Félicité ! (ter.)

(Il l'embrasse.)

Est-il possible ! lorsque je me croyais si loin de toi !

FÉLICITÉ.

AIR : Le soir après pénible ouvrage.

On fait grand bruit de sa prudence,

Pourtant, ce qu'on cherche en tous lieux,

Partout, on pourrait comme en France,

Le trouver en fermant les yeux.

JOHN BULL.

Moi, je comprenais bien, madames  
Pour trouver, d'après vos leçons,  
Le bonheur avec une femme,  
Il faut le chercher à tâtons.

MAZANIELLO.

Comme elle ressemble à celle que je cherchais !

SOBIESKI.

Alors, celle que tu cherches est bien gentille !

BROUKER.

J'aime aussi une Félicité, moi, mais c'est celle de mon pays.

FÉLICITÉ.

Nous sommes plusieurs sœurs qui nous ressemblons toutes :  
chaque peuple nous désire ; il peut nous fixer chez lui comme le  
peuple me fixera en France, par l'amour du travail, le respect aux  
lois, l'oubli de toutes les erreurs, et l'union de tous les citoyens.

(Le théâtre change et représente une guinguette illuminée, et ornée de  
guirlandes et de drapeaux tricolores. Des hommes et des femmes du  
peuple chantent et dansent.)

Air de la danse de la Famille du Porteur d'eau.

LEFRANC.

Toujours en avant, c'est la devise  
Qu'on doit adopter chez les Français ;  
En amour, en guerre, il faut qu'on dise  
Avançons toujours, ne r'culons jamais.

MAZANIELLO.

Par l'honneur mérité,  
Qu'un titre en France  
Récompense,  
Que des droits l'égalité,  
Donne à tous la félicité.

TOUS.

Toujours, etc.

BROUKER.

Au lieu d' subir la triste chance  
Des protocol's, sans loyauté,  
Être un jour unis à la France,  
C'eût été notr' félicité.

TOUS.

Toujours, etc.

JOHN BULL.

Quand je mets de côté  
La tactique  
Et la politique ;  
Un bsteck, un pâté,  
Il faisait mon félicité !

TOUS.

Toujours, etc.

**SOUS-INT.**

Dans la lutte qui nous engage,  
Nous répétons avec fierté,  
Plutôt la mort que l'esclavage...  
Et là haut la félicité!

**TOUS.**

Toujours, etc.

**LEFRANC.**

Si chaque député,  
Avec franchise,  
Economise  
Tous hors la liberté,  
Nous aurons la félicité!

**TOUS.**

Toujours, etc.

**FÉLICITÉ.**

On promet à notre patrie,  
Abondance et prospérité.  
Vous n'êtes pas capable, je l'parie,  
De troubler sa félicité.  
Les mains en avant, c'est la devise  
Que nous adoptons pour les succès :  
Voilà le mot d'ordre ; il faut qu'on dise :  
Applaudissons toujours, ne sifflons jamais.

**TOUS.**

Les mains en avant, etc.

26 JU 63

**FIN.**